

Comptes rendus = Rezensionen

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Tsantsa : Zeitschrift der Schweizerischen Ethnologischen Gesellschaft = revue de la Société suisse d'ethnologie = rivista della Società svizzera d'etnologia**

Band (Jahr): **17 (2012)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA PROTECTION DE L'ENFANCE: GESTION DE L'INCERTITUDE ET DU RISQUE

Recherche empirique et regards du terrain

*Voll Peter, Jud Andreas, Mey Eva, Häfeli Christoph et Stettler Martin (sous la direction de)
2010. Genève: IES Éditions. ISBN-978-2-88224-089-7. 264 p.*

Texte: *Gaëlle Aeby, Université de Lausanne*

L'ouvrage *La protection de l'enfance: gestion de l'incertitude et du risque* a pour but d'étudier à l'échelle nationale le vaste champ de la protection de l'enfance, défi de taille étant donné la complexité du système fédéral suisse qui laisse une large marge de manœuvre aux cantons dans la mise en œuvre et l'exécution des diverses mesures de protection. La présente édition en français a été publiée en 2010, deux ans après sa parution en allemand. En partant d'une recherche empirique interdisciplinaire, Peter Voll, Andreas Jud, Eva Mey, Christoph Häfeli et Martin Stettler communiquent leurs résultats et leurs réflexions sur l'état de la protection de l'enfance aujourd'hui et invitent douze experts à réagir à leurs propos. Au fil des chapitres, les lecteurs vont rencontrer les acteurs de la protection de l'enfance, tant les destinataires de ces mesures, les enfants et leurs parents (chapitre 1, Jud), que les acteurs professionnels (chapitre 2, Jud) et comprendre les relations complexes qui les lient dans le triangle parents, autorités et mandataires (chapitre 5, Mey). L'accent est également mis sur le processus qui va de la mise en place de la mesure (chapitre 3, Voll) à l'exercice des mandats et à la fin de mesure (chapitre 4, Voll) ainsi que sur l'influence de l'organisation de l'autorité tutélaire sur le processus de la protection de l'enfant (chapitre 6, Häfeli & Voll).

Les auteurs se centrent sur les mesures de curatelle au sens de l'article 308CC, sur le retrait de garde (art. 310CC) et, dans une moindre mesure, sur la curatelle de recherche de paternité (art. 309 CC). Si l'ouvrage fait de nombreuses références au code civil, il va bien au-delà d'une analyse des lois et de leur application judiciaire. Trois sources sont utilisées pour apporter un regard complexe sur la protection de l'enfance: une analyse de 164 dossiers, une étude approfondie de huit cas à partir d'entretiens et une enquête par questionnaire auprès

de 399 autorités tutélares et services sociaux. Ce triple accès au champ investigué a pour ambition une triangulation propice à une compréhension approfondie du domaine. Cependant, les auteurs de l'ouvrage relèvent la difficulté de travailler sur des dossiers souvent incomplets. En effet, lorsque certains documents ne sont pas présents dans un dossier, doit-on en conclure que certaines procédures n'ont pas été accomplies ou pas reportées? Ce doute freine parfois les interprétations possibles. Enfin, certains indicateurs de type quantitatif utilisés pour mesurer la charge de travail du mandataire, tel le nombre de pages rédigées par dossier, sont questionnables car ils dépendent également de facteurs organisationnels.

Une particularité de la démarche est la parole donnée aux professionnels à la fin de chaque chapitre. Leurs réactions aux résultats de l'enquête permettent une meilleure compréhension des enjeux que la protection de l'enfance pose aux acteurs sur le terrain. Alors que les chercheurs se retrouvent à plusieurs reprises confrontés à une impasse dans leur compréhension des mécanismes à l'œuvre ne sachant si telle ou telle tendance observée dans leurs données est avérée de façon plus générale ou si elle est imputable aux caractéristiques de leur échantillon, les spécialistes, en communiquant leur expérience et en proposant leurs propres interprétations, densifient le propos. Ainsi, les deux experts sollicités tempèrent le constat d'un nombre élevé de signalements par les parents eux-mêmes en précisant qu'il s'agit souvent d'une dénonciation d'un parent par un autre ou encore, selon l'un d'eux, d'un cas de demande d'aide. Ce dialogue qui s'instaure au fil des pages présente également un intérêt en termes de restitution étant donné que les professionnels sont intégrés au processus de recherche. Notons toutefois que les avis des experts ont un statut ambigu; ils doivent réagir aux résultats

des chercheurs, mais ils apportent aussi leur propre ancrage théorique ou normatif à l'interprétation des résultats. Le propos est parfois orienté sur les améliorations nécessaires dans le domaine de la protection de l'enfance et ces recommandations induisent un certain flou entre ce que devrait être idéalement la protection de l'enfance et ce qu'elle est aujourd'hui en Suisse. Ce caractère prospectif découle en grande partie de la révision en cours du droit de tutelle qui entrera normalement en vigueur en 2013 et qui a généré nombre de débats sur le meilleur modèle à mettre en place.

Le parti pris de cet ouvrage, annoncé en introduction, est de s'adresser d'abord «aux membres des autorités et des services sociaux», d'où la décision de réduire l'«appareil scientifique» et le «jargon technique». Les auteurs mettent au centre le concept de «décision sous incertitude» en étudiant les processus de gestion du risque lié à la prise de décision. En effet, les mesures de protection qui visent à assurer le bon développement de l'enfant et son bien-être comportent une part inhérente d'incertitude étant donné qu'elles sont à la fois axées sur l'évaluation de la situation présente de l'enfant et de son avenir, incertain par définition. La thèse que les auteurs défendent est que l'organisation de la protection de l'enfance et l'organisation interne des services concernés déterminent grandement les décisions prises et la manière de gérer les risques liés à cette incertitude. Ce cadrage théorique que les auteurs déclarent aussi «centré sur les acteurs», présenté en introduction puis repris en conclusion, reste assez succinct et est, à notre regret, laissé de côté dans le corps même de l'ouvrage.

Au-delà de la démarche adoptée, tant méthodologique que théorique, cet ouvrage soulève un certain nombre d'enjeux importants. Nous en pointerons quelques résultats centraux. Comme nous l'avons évoqué en préambule, étudier la protection de l'enfance en Suisse est un véritable défi à cause du système fédéral. Les auteurs utilisent plusieurs typologies intéressantes, mobilisées de façon transversale dans l'ouvrage, qui permettent de bien cadrer et comprendre le champ de la protection de l'enfance. Citons d'abord les quatre *settings* (Ville et Campagne pour la Suisse romande, Stadt et Land pour la Suisse alémanique) qui structurent une bonne partie du dispositif. Ainsi, alors que l'âge médian pour un placement avec retrait de garde est de 1,5 an en Suisse romande, il est de 13,5 ans en Suisse alémanique, résultat intrigant qui est mis en relation avec une potentielle différence de compréhension du besoin de protection selon les régions, mais sans être approfondi. Une autre typologie utilisée est celle des cinq types de situation de mise en danger qui ont donné lieu à des interventions de l'État: négligence (15%), maltraitance physique (6%), maltraitance sexuelle (3%), conflit d'autonomie (5%) et conflit d'adultes (71%). Cette classification fait res-

sortir le conflit parental comme source principale de mise en danger pour les enfants alors que la maltraitance, davantage médiatisée, ne concerne qu'un petit nombre de cas. Enfin, la façon dont le monde judiciaire et le monde du travail social sont amenés à collaborer étroitement est finement analysée. Si les autorités tutélaires édictent une mesure en se basant sur le code civil, ce sont les mandataires, travailleurs sociaux, qui doivent l'exécuter. Les auteurs mettent au jour la marge de manœuvre conséquente dont bénéficient les travailleurs sociaux étant donné que la mesure est formulée de manière très générale dans les articles de loi. Ce flou peut être à la fois gage d'indépendance pour les travailleurs sociaux et source de difficultés dans la mise en application des mesures. Notons aussi qu'il y a un nombre variable et parfois très élevé de professionnels (entre 5 et 33 en enlevant les extrêmes), qui collaborent autour de chaque dossier. Si le recours à l'expertise est un moyen de réduire l'incertitude, la multiplication des intervenants rend la coordination plus difficile et peut donc être préjudiciable aux personnes concernées. Enfin, un autre résultat qui interpelle est le fait que la plupart des mesures court jusqu'à la majorité des enfants concernés, ce qui semble être dû à une certaine inertie plutôt qu'à une véritable nécessité.

Malgré les quelques limites que nous avons soulignées, cet ouvrage nous semble présenter un véritable intérêt tant pour les enjeux qu'il soulève pour les acteurs de la protection de l'enfance que pour les chercheurs qui apprécieront le dispositif d'enquête élaboré et la façon de proposer une restitution en créant un dialogue interdisciplinaire.

VERWANDTSCHAFT HEUTE

Positionen, Ergebnisse und Perspektiven

Alber Erdmute, Beer Bettina, Pauli Julia, Schnegg Michael (Hg.)
2010. Berlin: Reimer Verlag. ISBN 978-3-496-02832-1. 335 S.

Texte: *Nolwenn Bühler, Ethnologisches Seminar, Universität Zürich*

Passer en revue les travaux germanophones actuels réalisés dans le domaine de l'ethnologie de la parenté, les situer par rapport aux débats suscités par le développement anglo-saxon des *New Kinship Studies* et proposer de nouvelles pistes de recherche, tels sont les trois objectifs de cet ouvrage collectif. Issu d'un panel organisé lors de la journée annuelle de la Société allemande d'ethnologie en 2007, il s'adresse tant aux spécialistes de l'ethnologie de la parenté qu'aux étudiantes et étudiants qui aimeraient se familiariser avec ses principaux concepts et débats.

Après avoir constitué un objet central de l'anthropologie pendant des décennies, la parenté a été délaissée au profit de nouveaux objets d'études tels que le genre et la personne (Carsten 2004: 20). A ce déclin, particulièrement marqué au tournant des années 1990, a succédé un regain d'intérêt sous l'impulsion des études genre et postcoloniales, ainsi que du développement des technologies reproductives (Carsten 2004: 21). L'ethnologie classique de la parenté, focalisée principalement sur les sociétés extra-européennes, a mis au centre de son étude la filiation (Radcliffe-Brown, Evans-Pritchard), l'alliance (Lévi-Strauss) et les terminologies de parenté (Morgan, Kroeber). L'aridité et le formalisme de ses concepts ont contribué à sa réputation de «rite de passage douloureux» (p. 10) pour les étudiant·e·s. Avec les *New Kinship Studies*, on assiste à un déplacement de perspective par l'adoption d'un cadre socio-constructiviste et le privilège accordé au point de vue émique. C'est le «faire» de la parenté (*Verwandtschaft machen* ou *kinning*) qui est désormais mis au centre de la recherche et non plus les règles qui la régissent.

L'ouvrage cherche à affirmer la centralité de la parenté comme objet de l'ethnologie et à montrer en quoi les concepts classiques peuvent, une fois retravaillés, ouvrir de nouvelles perspectives de recherche. Le questionnement qui traverse ce

livre – comment penser la parenté entre structure et *agency* ou entre stabilité et changement – est révélateur du positionnement des auteur·e·s qui cherchent une voie entre ethnologie classique et nouvelles études de la parenté. L'ouvrage est constitué d'une introduction très complète suivie de trois parties réunissant onze études. Basées principalement sur des terrains ethnographiques lointains (en Afrique, en Asie, en Europe), les contributions se caractérisent par la richesse des données présentées.

La première partie propose une nouvelle interprétation de thèmes classiques: le mariage, la descendance et la filiation. Tout d'abord, Elisabeth Timm analyse de manière originale le thème de la descendance par l'étude des généalogies populaires comme exemple de construction de la parenté. Elle montre comment les choix effectués par les actrices et acteurs dans la constitution de leurs généalogies répondent moins à une idéologie patrilinéaire qu'à des intérêts et significations liés à leur histoire personnelle. Les contributions suivantes sont plus classiques. Judith Bovensiepen, qui a réalisé une recherche ethnographique dans l'Ouest du Timor, analyse les pratiques de don d'enfant dans le cadre des relations hiérarchiques entre donneurs et preneurs de femmes. S'intéressant à la filiation, elle montre qu'au niveau des pratiques, il n'y a pas de distinction claire entre parenté sociale, biologique et juridique. L'étude de Nicolas Shareika, également centrée sur la filiation, nous amène chez les Wodabbe du sud-est du Niger. Par l'analyse d'un rituel annuel, il montre comment la reconnaissance publique d'une relation de parenté conduit à lui donner une réalité sociale et un statut quasi-naturel.

Le mariage est au centre des deux dernières contributions de la première partie. Par une analyse ethnographique détaillée des pratiques de mariage tamoul, Gabriele Alex montre com-

ment le niveau de formation et le statut social deviennent des facteurs déterminant le choix du partenaire. Bettina Beer étudie les pratiques de mariage interethnique en Papouasie-Nouvelle-Guinée dans un cadre transculturel. L'importance accordée au point de vue des acteurs et actrices, à leur marge de manoeuvre et à la dimension du changement sont trois éléments centraux présents dans cette partie qui permettent de renouveler l'étude des catégories classiques.

La deuxième partie se positionne plus explicitement par rapport aux *New Kinship Studies*. Une discussion du concept de *relatedness* ou *Verwandtsein* – défini comme «the ways in which people create similarity or difference between themselves and others» (Carsten 2004: 82 citée p. 11) la traverse. Peu spécifique, ce concept ne permettrait pas de distinguer les relations de parenté des relations d'amitié ou de voisinage. De même que Beer, Heike Drotbohm inscrit l'étude de la parenté dans le cadre des pratiques de migration dans un monde globalisé. Elle s'intéresse aux familles transnationales du Cap Vert et notamment à la manière dont les liens de parenté sont maintenus malgré une grande distance, mais peuvent aussi se rompre dans un processus de *de-kinning*. L'ambivalence de la parenté est peu étudiée (Peletz 2001) et cette contribution mérite d'être saluée. De manière novatrice, Gundula Fischer s'intéresse aux relations de parenté dans un contexte industriel africain – une fabrique de cigarettes tanzanienne – domaine jusqu'à présent délaissé. Elle montre comment des relations de pseudo-parenté, ou parenté fictive, se constituent entre les travailleurs et travailleuses de l'usine sur le modèle de la parenté de sang.

Contrairement à la majorité des nouvelles études de la parenté, centrées sur les débuts de la vie, Tatjana Thelen a choisi de focaliser sa recherche sur le grand âge. Ce choix lui permet de montrer que les processus de *kinning* sont présents tout au long de la vie, notamment au travers du partage des repas et de l'aide apportée aux parents âgés. La contribution de Brigitta Hauser-Schäublin est la seule qui ne soit pas directement basée sur une étude de terrain, mais sur une analyse de discours. Elle s'intéresse aux changements produits par les nouvelles biotechnologies dans les conceptions de la paternité et maternité en accordant une grande importance aux modifications du cadre légal.

Les études présentées dans ces deux parties ouvrent des pistes de recherche novatrices. Le rapprochement entre ethnologie de la parenté et anthropologie politique que permet l'étude du rôle de l'Etat dans le renforcement ou la substitution des relations de parenté, ainsi que la conceptualisation de la parenté et du sentiment d'appartenance sur le modèle de la nation ou de l'ethnie, me semble notamment fort intéressants. Cependant, les différentes contributions ont tendance à réduire les apports des *New Kinship* au concept de *relatedness*, ce qui ne

laisse que peu de place à la richesse de ces nouvelles études. Je trouve également étonnant que les études genre, qui ont permis le renouvellement de l'ethnologie de la parenté dans un projet commun de dénaturalisation et de dés-essentialisation des catégories de genre et de parenté, ne soient pas davantage mobilisées. Il s'agit peut-être d'une stratégie pour se distinguer du champ d'études anglo-saxon, mais qui est à mon sens regrettable car les parallèles entre genre et parenté méritent d'être approfondis, comme le montre par exemple le travail de Charis Thompson (2005) qui analyse les normes et la performativité du genre dans le cadre de la construction de la parenté dans les cliniques de procréation médicalement assistée.

La dernière partie de l'ouvrage est centrée sur la question classique, mais toujours d'actualité, du lien entre structure et *agency*, comprise comme une liberté et un pouvoir d'action. Erdmute Alber et Tabea Häberlein proposent d'aborder cette question à travers le concept de génération. Si je trouve leur article particulièrement intéressant en regard de la mise en perspective théorique de ce concept, il me semble qu'il ne répond que partiellement à la question posée en titre de cette partie. Michael Schnegg et Julia Pauli, quant à eux, proposent de considérer structure et action dans une complémentarité – dualité – et non en opposition – dualisme – aménageant ainsi une troisième voie entre ethnologie de la parenté classique et *New Kinship Studies*, permettant de mettre l'accent sur les processus dynamiques de changement.

RÉFÉRENCES

Carsten Janet

2004. *After Kinship*. Cambridge: Cambridge University Press.

Peletz Michael G.

2001. «Ambivalence in kinship since the 1940s», in: Sarah Franklin, Susan McKinnon (Eds), *Relative Values: Reconfiguring Kinship Studies*, p. 413-444. Durham & London: Duke University Press.

Thompson Charis

2005. *Making Parents: The Ontological Choreography of Reproductive Technologies*. Cambridge & London: The MIT Press.

DIE KONSTITUIERUNG VON CULTURAL PROPERTY

Forschungsperspektiven. Göttinger Studien zu Cultural Property, Band 1

Bendix Regina, Bizer Kilian, Groth Stefan (Hg.)
2010. Göttingen: Universitätsverlag. ISBN 978-3-941875-61-6. 320 S.

Text: Dr. Sabine Eggmann, Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde (SGV), Basel

17 Wissenschaftler und Wissenschaftlerinnen haben sich zusammengefunden, um zu dem vorliegenden Buch 13 Artikel beizutragen. So unterschiedlich ihre Positionen, ihre fachliche Verortung und ihre Herkunft, sie gehören alle – bis auf zwei zusätzlich eingeladene AutorInnen – zu einer gemeinsamen Forschungsgruppe, die von der Universität Göttingen sowie von der Deutschen Forschungsgemeinschaft getragen wird. Die Interdisziplinarität und Heterogenität der Forschenden sowie ihrer je gewählten Zugangsweisen, theoretischen Grundlagen und Begrifflichkeiten ist gleichzeitig Pragmatik wie Programm: Das Forschungsthema der Konstituierung von *Cultural Property* ist schnell als sehr komplexes und vieldimensionales Feld erkennbar. Um sich dem Phänomen zu nähern, reichen weder ethnologische, soziologische, historische, juristische noch ökonomische Ansätze allein aus. Die Partialität der je einzelnen Zugangsweisen, Perspektiven und Erkenntnisinteressen werden bereits bei der jeweiligen Beschreibung des zu untersuchenden Wirklichkeitsbereichs deutlich: Mit welchem Kultur- und Eigentumsbegriff soll das kulturelle Eigentum oder auch Erbe definiert und gefasst werden? Nicht nur disziplinäre, auch regional und sozial unterschiedliche Verständnisse dieser Bereiche können bei einem kurzen Überblick über dieses inzwischen global-internationale Phänomen identifiziert werden. Oder: Wer bestimmt die Zugehörigkeit gewisser Dinge zum kulturellen Eigentum und in wessen Besitz gehört oder gelangt dieses kulturelle Eigentum? Wer hat welche Rechte auf Wissen, Objekte und Praktiken, die als *Cultural Property* ausgezeichnet werden und für wie lange? Wem bleiben dann allerdings Zugangsmöglichkeiten zu «Kultur» versperrt, die in einem anderen Kultur- und Eigentumsverständnis als öffentliches Gut gelten würden? Oder könnte nicht einfach die ganze Frage, was schützenswert sei(n) soll, dem Spiel des Marktes überlassen werden, der Angebot und

Nachfrage entsprechend den Schutz und die Bewahrung kulturellen Eigentums und Erbes für alle Beteiligten regelt?

Mit diesen Fragen ist nicht nur das thematische Feld geöffnet, wie es Regina Bendix und Kilian Bizer in ihrem ebenso dichten wie prägnant abgefassten Eingangsartikel tun, sondern auch der Notwendigkeit eines interdisziplinären Vorgehens der Eingang bereitet. Der in der Forschungsgruppe wie auch in dem Buch gewählten Interdisziplinarität ist konsequent einiges an Argumentationsaufwand gewidmet. Dies zieht sich durch den ganzen Band, der für jeden ausgewiesenen Forschungsteil unterschiedliche inner- wie interdisziplinär abgefasste Beiträge zu einem grösseren Thema verbindet. Von der Diskussion, wie sich *Heritage* und *Cultural Property* in spezifischen Feldern zueinander verhalten über die eigentlichen «Parameter des Schutzes von Cultural Property», die «Muster und Motivationen im Verhandeln von Cultural Property» und das «Forschen über Cultural Property» bis hin zur abschliessenden und das Feld gleichzeitig wieder öffnenden Frage, wie aus rechtlicher und ökonomischer Sicht der Schutz und Erhalt von *Cultural Property* gedacht bzw. kommentiert werden könnte, ist ein breites Spektrum abgehandelt, das konstant unterschiedliche Facetten des Feldes mit unterschiedlichen fachlichen Perspektiven reflektiert. Der Praxis sowie dem Postulat der Interdisziplinarität bleibt der Band also konsequent treu.

In diesem Sinn liest sich der bereits erwähnte Artikel von Bendix und Bizer nicht nur als Einstimmung und Einleitung in die kommende Fülle an Thematisierungen, sondern er dient gleichzeitig als Gebrauchsanweisung für das Buch. Wer sich zu einem bestimmten, im Buch dargestellten Fragekomplex mit dem aktuellen Diskussionsstand befassen möchte, ist gut beraten, bei Bendix und Bizer nachzulesen, bei welchem ihrer

AutorInnen weshalb die besten Informationen zu gewinnen sind: Im ersten von fünf Teilen des Buches wird das Oszillieren zwischen *Cultural Property* und *Cultural Heritage* beleuchtet, wie es sich bei den unterschiedlichen Phänomenen zeigt, die damit bezeichnet werden. Für dieses Schillern und definitorische Unentschieden-sein ist wesentlich, dass viele unterschiedliche AkteurInnen mit unterschiedlichen Interessen, Motiven und Ausgangssituationen die Bedeutung der Kategorien hervorbringen bzw. strategisch einsetzen. Der zweite Teil beschäftigt sich mit den diversifizierten «Parametern des Schutzes von *Cultural Property*». Hier wird dokumentiert und diskutiert, mit welchen rechtlichen Problemen und Konsequenzen der Schutz von *Cultural Property* – aus juristischer, ökonomischer oder auch ethischer Perspektive – behaftet ist. Teil drei konzentriert sich auf die – nicht unbedingt rational bestimmbaren – Logiken des im Rahmen von *Cultural Property* zu Verhandelnden und die spezifischen Rationalitäten derjenigen, die sich dort zu Verhandlungen versammeln. Aus einer diskursanalytischen und einer spieltheoretischen Perspektive werden die Stimmigkeiten innerhalb der Verhandlungsfelder nachgezeichnet und ausgewiesen. Im vierten Teil postulieren die beiden AutorInnen eine Blickzentrierung auf die technischen und politischen Bedingungen bzw. Ergebnisse der Herstellung von kulturellem Erbe und Eigentum. Darin wird gezeigt, dass zum Einen Technik vieles an kulturellem Erbe überhaupt erst möglich und produzierbar macht, sowie zum Anderen die Verhandlung des kulturellen Erbes und Eigentums wichtige Prozesse der politischen Beziehungen in Gang gebracht und gehalten hat. Entscheidender als eine endgültige (technische) Dokumentation und (juristische) Definition von kulturellem Erbe und Eigentum ist dementsprechend die Praxis und Dynamik des Ausweisens von und Nachdenkens über kulturelles Erbe und Eigentum. Den Schluss des Buches bildet ein Ausblick, in dem der Autor sich die Frage stellt – bzw. in Frage stellt – inwieweit der Begriff des *Cultural Property* als analytisches Konzept tauglich und erkenntnisträchtig scheint.

Ganz im kritischen Sinn des Schlusswortes ist das Buch eines, das durch die unterschiedlichen Verwendungen der Begrifflichkeiten und Blickrichtungen auf die behandelten Phänomene sowohl die Untersuchung der Konstituierung von *Cultural Property* leistet als auch die Konstituierung eines Phänomens «Cultural Property» selbst herstellt. Der Band, der der erste in einer neu gegründeten Reihe zu *Cultural Property* darstellt, ist damit ein gleichermassen ambitioniertes wie herausforderndes Projekt und man muss dem Buch sowohl ein disziplinär geschultes und spezialisiertes als auch ein interdisziplinär versiertes wie offenes Publikum wünschen, das kompetent und gewillt ist, sich immer wieder auf andere (disziplinäre wie regionale oder sprachliche) Denklogiken sowie unterschiedliche Phänomenbereiche einzulassen.

INTERFOTO

Mémoire éphémère

Geslin Philippe

2011. Lausanne: Éditions d'En Bas. ISBN 978-2-8290-0418-6. 80 p.

Texte: *Hélène Martin, Haute école de travail social et de la santé EESP, Lausanne*

Mémoire éphémère présente des photographies de scènes de revendication et d'exploitation sociales, prises dans différentes villes de Suisse entre 1979 et 2009, et des textes à la fois anthropologiques, politiques et poétiques. Cet exercice dialogique met en lumière et en perspective critique des espaces de vie et de luttes sociales, solidaires ou solitaires, passées ou présentes, qui s'effacent ou se répètent. Les photographies, en noir et blanc, sont réunies sous le label Interfoto, une agence créée en 1976 par un groupe de photographes qui se sont engagés à fournir du matériel photographique aux syndicats et aux organisations de gauche. Depuis lors, Interfoto couvre des événements et rend compte d'espaces auxquels s'intéressent peu les agences commerciales: des actrices et acteurs sociaux investis dans des mouvements de luttes et de révoltes populaires, mais aussi saisis dans des moments de vie ordinaire comme les activités professionnelles ou les trajets dans l'espace public. Les six photographes de l'agence ne présentent aucune photo d'auteur-e, ayant fait le choix de réaliser un travail de création collective.

Le texte est anthropologique, en ce qu'il propose une mise en perspective critique de différents contextes sociaux dont témoignent les photographies, sous l'angle des rapports de domination, en particulier la domination de classe; mais il échappe aux normes neutralisantes de l'écriture académique pour leur préférer une intonation politiquement engagée, affectivement touchée, en accord, et en vraisemblance avec le terrain exploré. Muni de son carnet de notes, Philippe Geslin s'est en effet immergé pendant plusieurs mois dans le laboratoire d'Interfoto, un local planté dans un sous-sol genevois, rempli d'archives, d'affiches, de tirages, vivant au gré des rendez-vous de travail hebdomadaires. Il s'est imprégné non seulement des lieux, mais également des discussions qui ont conduit aux choix effectués pour la création de *Mémoire éphémère*.

L'ouvrage présente deux fois cinq chapitres, chaque succession de chapitres empruntant son propre mode discursif. D'abord, les cinq chapitres iconographiques. En tout 47 photographies d'une page chacune, posées telles quelles, sans légende – ce n'est qu'à la toute fin du livre que les photos en petit format sont situées et datées, parfois titrées. Puis les cinq chapitres textuels, qui reviennent sur les mêmes 47 photos, mises en intrigue à travers un texte bref, vif et percutant. L'ouvrage présente donc plusieurs niveaux de discours et diverses mises en relief. Il engage à une lecture qui, me semble-t-il, mime l'histoire sociale dont il rend compte. Il faut en effet passer des photos au texte, c'est-à-dire du début à la fin du livre, revenir pour repartir, et repartir pour revenir, etc. Or, lire sur ce mode, c'est non seulement perdre le fil des pages mais aussi se perdre dans une temporalité circulaire. Parce qu'en plongeant ainsi dans le livre, en passant de photo en mots et de mots en photo, avec escales par les légendes, en passant de souvenirs anciens en souvenirs récents, c'est la constance et l'actualité de l'oppression et des luttes sociales qui frappent avant tout. Là, par exemple, dans le premier chapitre intitulé «Premier mouvement», sur un lambeau d'affiche, Karl Marx n'a pas complètement disparu, mais la trace est légère sur le mur qui la soutient encore. Comme par oubli? Les luttes pourtant ne sont pas oubliées, comme le montre le deuxième chapitre. Le «Deuxième mouvement» propose en effet une série de photos de manifestations populaires, qui semblent parfois anachroniques ou fantasques. Ici, une jeune femme à laquelle on pourrait prêter une allure soixante-huitarde lève un poing résistant contre la guerre en Irak, des cols blancs en colère font la grève, une escadre désordonnée de squatters armés de bâtons sourient sous leurs casques, tandis que d'autres casques, bottes et boucliers en ligne préservent sur un mode grave cette fois le G8. Le «Troisième mouvement» offre un support à des inscrip-

tions solitaires, dessins et mots anonymes notés sur les murs, graffitis marquant la surprise, l'absurde, l'humour: le profil d'une danseuse déséquilibrée crayonné sur une herse, l'information «de retour dans 10 min.» tamponnée sur du béton, par exemple. Les quatrième et cinquième mouvements piquent au vif la laborieuse banalité – ou la brutalité? – du quotidien: un mini-marcheur passant sous un lampadaire tout aussi minuscule pris du haut d'un mur infiniment haut, des hommes qui, deux à deux, tirent sur le sol d'immenses et lourdes bâches dans un décor carrelé, une parodie de lutte contre la fumée menée par des civilistes, etc.

L'exercice auquel se livre *Mémoire éphémère* consiste à faire dialoguer deux supports, l'un fait d'images, et l'autre de mots: il est aussi adéquat que réussi. S'il est vrai que, seules, les photographies ne «parlent» pas toujours aux amateurs, elles perdent leur force lorsqu'elles sont instrumentalisées comme preuves de vérité illustrant un texte – un destin que les anthropologues réservent trop souvent aux supports iconographiques. *Mémoire éphémère* évite adroitement chacun de ces travers: Interfoto ne cache pas sa posture engagée lorsqu'elle se propose d'objectiver «l'histoire des luttes sociales et politiques ou de labours du quo-

tidien»; aucune ambition totalisante, aucun allant de soi, mais une position assumée. Quant au texte, il est à des lieues d'instrumentaliser les photographies puisqu'il est né du travail de création du livre; faisant écho ou faux bond aux photos, il paraît au contraire s'entretenir avec elles. À titre d'illustration, une partie du dialogue engagé entre images et texte. La photo présentée est une scène genevoise datée d'octobre 1994, sans titre, qui fait la couverture de l'ouvrage et s'inscrit dans le «Cinquième mouvement». Le texte est celui du début du «Cinquième mouvement».

«En coulisse ils s'activent, prisonniers ou gardiens. Actifs à protéger le monde. Ils préparent la suite, font corps avec la toile. Silhouettes incrustées, en résistance ou résignées. Sous les coups de pinceaux. Ils avancent, seuls ou à plusieurs. Sages, contraints et lents dans des couloirs étroits, au fond de nos usines, casqués, gantés. Il faut bien porter nos murs, défaire nos bouts de palissades, parfaire nos décors à cour et à jardin. Recycler les matériaux têtus. Ils sont encore actifs et possédés. Ne pas laisser de traces. Les recouvrir. Performances d'artistes. Peintres du quotidien aux gestes amples, aux palettes désuètes. Ils ne maîtrisent que le noir, épais et en goudron. Strate odorante. Presque fossile. Elle ne laisse rien passer».



EIN LEBEN HIER GEMACHT

Altern in der Migration aus biographischer Perspektive: Italienische Ehepaare in der Schweiz

Soom Ammann Eva

2011. Bielefeld: Transcript. ISBN 978-3-8376-1668-2. 660 S.

Text: *Yvonne Weigelt-Schlesinger, Institut für Sportwissenschaft, Universität Bern*

Was treibt alte Menschen um, die sich in ihrer Jugend dazu entschlossen haben für ein paar Jahre ins Ausland arbeiten zu gehen, die aber dann Jahrzehnte geblieben und in ihrem «Gastland» alt geworden sind? Wie altern diese Menschen in ihrer «zweiten Heimat» und was ist das Besondere am Altern in der Migration? Dies sind die zentralen Fragen der Studie von Eva Soom Ammann. Zur Beantwortung dieser Fragen wurden fünf Ehepaare und zwei Ehefrauen mittels narrativ-biographischer Interviews befragt. Bei den befragten Personen handelt es sich um Ehepaare bzw. Ehefrauen, die vor vielen Jahren als Gastarbeiter / -innen aus Italien in die Schweiz gekommen sind, zum Befragungszeitraum bereits pensioniert waren und mehrheitlich in der Schweiz leben. Das Ziel der Untersuchung ist, die «Frage nach der Bedeutung der Herkunft, also der nationalen und / oder ethnischen Zugehörigkeit, für das Altern in einen weiteren migrationstheoretischen und sozialwissenschaftlichen Kontext zu stellen» (S. 11). Dabei liegt der Fokus der sozialwissenschaftlichen Studie auf den Schnittstellen von Biographie, Migration, Geschlecht und Alter.

Trotz der Aktualität und der hohen gesellschaftlichen Relevanz des Forschungsfeldes Altern in der Migration, weist die Autorin auf einen recht spärlichen Forschungsstand in diesem wissenschaftlichen Feld hin, den sie in Kapitel 2.1 zusammenträgt. Daraufhin folgt unter 2.2. ein grundlegender theoretischer Einblick in die Thematik der Altersforschung. Anschließend beleuchtet die Autorin das Feld der Migration hinsichtlich der europäischen Arbeitsmigration des 20. Jahrhunderts (2.3) und legt dann den Fokus auf Paare und Familien im Alter und in der Migration (2.4), bevor sie schliesslich gekonnt zu Kapitel 3 überleitet, in dem sie die Wahl der biographischen Perspektive begründet und aufzeigt, welchen Erkenntnisgewinn eine biographische Studie im Bereich Migration und Alter leisten kann.

In Kapitel 3 werden nun die schon angekündigten Dimensionen Biographie, Migration, Geschlecht und Alter miteinander verknüpft. Des Weiteren werden die Konzepte der Biographieforschung erläutert und ihre empirische Umsetzung in denjenigen thematischen Feldern diskutiert, die für die Forschungsfrage der Arbeit relevant sind. Die theoretischen Kapitel (2 und 3) des Werkes geben nicht nur eine gute Übersicht über den Stand der Forschung, sondern zeigen auch Schwachstellen bisheriger Auseinandersetzung mit der Thematik auf und liefern somit Anreize für zukünftige Arbeiten auf diesem Gebiet.

In Kapitel 4 beschreibt die Autorin das konkrete empirische Vorgehen. Sie stellt ausführlich dar, wie sie nach den Interviewpartner / -innen gesucht hat, wie es zu einer Annäherung kam und wie das Material ausgewertet wurde, bzw. wie die einzelnen Fälle dargestellt werden.

Den grössten Raum widmet die Sozialanthropologin in den Kapiteln 5 bis 7 den Fallrekonstruktionen (S. 223-591). So beginnt jedes Kapitel mit einer extensiven Fallrekonstruktion und wird zum Schluss mit einer Kurzanalyse beendet. Transkribierte Textpassagen (sowohl in deutscher als auch italienischer Sprache) unterstreichen bestimmte Beschreibungen der Autorin. Jede extensive Fallrekonstruktion beginnt mit der Beschreibung der Kontaktaufnahme zu den Interviewpersonen. Ganz ausführlich wird die erste Begegnung der Interviewerin mit den Befragten beschrieben, ebenso wie der Interview-Ort und die Aushandlungsprozesse vor dem Interviewbeginn, die sich teilweise als recht schwierig erwiesen. Interessanterweise reflektiert die Autorin nicht nur die ersten Eindrücke und Beobachtungen über die Art der Beziehung zwischen den Interviewpartner / -innen, sondern auch das Interaktionsver-

hältnis, welches sich zwischen Befragten und Befragungsperson entwickelt hat. Diesbezüglich schafft sie es, bei der Darstellung des empirischen Materials, einen Text zu verfassen, der mehr als eine blossе Reproduktion des Interviewtextes ist.

In Gesprächen mit den Paaren lässt die Verfasserin sich erzählen, inwiefern Bilanzierungstendenzen, Rückkehrorientierung, Familienorientierung und ethnische Insulation das Altern in der Migration beeinflussen. Im Ergebnis zeigt sich, dass die Interviewten die Pensionierung nicht als ein einschneidendes, das bisherige Leben verunsicherndes Ereignis beschreiben und es als die Bilanzierungsphase schlechthin bewerten. Bilanzierungsphasen findet man zwar bei allen befragten Personen, diese sind allerdings sehr stark an die biographische Auseinandersetzung mit der Rückkehroption gekoppelt.

Gerade die Frage nach der Familienorientierung erweist sich als ein breites Thema. Die Autorin arbeitet diesbezüglich heraus, dass die Älteren sehr stark auf die Generation der Kinder fokussiert sind. Die Interviewten wünschen sich, z.B. was das Thema Pflege im Alter betrifft, eine lang anhaltende Autonomie und Unabhängigkeit und würden sich eher in die Betreuung durch ihre Kinder begeben, als professionelle Hilfe in Anspruch nehmen zu müssen. Auch interessant ist das Ergebnis der Studie, dass sich die Annahme, alternde Migrantinnen würden sich oft in eigene ethnische Gruppen zurückziehen, nicht bewährt. Denn das Verhältnis der befragten Ehepaare zu ethnisch definierten Gruppen und Netzwerken manifestiert sich in Form einer Option. Das bedeutet, dass vor allem dann, wenn ein grosses Bedürfnis nach Zugehörigkeit eingefordert wird und keine anderen Netzwerke (wie z.B. familiäre, nachbarschaftliche, freundschaftliche, Arbeit, Freizeit, Sport) bestehen, die Netzwerke der eigenen «ethnischen Gruppe» verstärkt nachgefragt werden. Die Tendenzen zu ethnischer Insulation im Alter werden allerdings nicht als essentielles Bedürfnis von Migrant/-innen beobachtet, sondern als eine Handlungsstrategie.

Das Abschlusskapitel (8) diskutiert die Ergebnisse dieser Studie und zeichnet Befunde auf, wie italienische Ehepaare in der Schweiz alt werden. Mit Bezug auf die Biographien der sieben Ehepaare wird aufgezeigt, dass sich migrantisches Altern durch drei ineinander verschachtelte Merkmale auszeichnet. Erstens wird das Altern durch die Sozialisation / Herkunft der Biographieträger / -innen beeinflusst. In diesem Sinne zeichnen sich die Migrationsbiographien dadurch aus, dass sie auf Erfahrungsgeschichten (sozial verflochtenes Altern) rekurren, welche eine oder mehrere Verlagerungen des Lebensmittelpunktes beinhalten (S. 593). Zweitens beeinflussen die Strukturen der Aufnahmegesellschaft und die rechtliche und sozioökonomische Stellung als Migrant / -in das Altern. Dies zeigt sich vor allem darin, dass die Befragten über Erfahrun-

gen im Umgang mit mindestens zwei gesellschaftlichen Kontexten verfügen. Denn mit der Migration über nationalstaatliche Grenzen vollzieht sich für die Biographieträger / -innen ein Wechsel des rechtlichen Status – vom / von der Staatsbürger / -in hin zum / zur Migrant / -in – der eben auch das Altern in der Migration beeinflusst (S. 593). Drittens, und dies ist laut der Autorin das entscheidendste Ergebnis, durch die Tatsache: «dass Migrant / innen von einem in den anderen Kontext gewechselt haben und dass sie aus der Auseinandersetzung mit dem Verlassen eines vertrauten Umfeldes und dem Sich-zurecht-Finden in einem neuen Umfeld, [...], spezifische Erfahrungsressourcen gewinnen» (S. 622). Diese reflektierte «Migrationserfahrung» wird im alltäglichen Handeln und Altern als Ressource genutzt.

Fazit

Der innovative Gehalt der Studie zur wissenschaftlichen und gesellschaftlichen Diskussion des migrantischen Alterns liegt in der biographischen Herangehensweise, welche die Autorin in den Fokus stellt. Die Arbeit stellt einen gelungenen Beitrag zur Erforschung des Themas «Altern in der Migration» im sozialwissenschaftlichen Diskurs dar. Die Autorin präsentiert eine vielseitige und vielschichtige Analyse von Lebensrealitäten. Dabei bietet die Darstellung des Materials sowohl grundsätzliche als auch detaillierte Einblicke in die Lebensgeschichten von italienischen Ehepaaren in der Migration, ebenso wie in den Umgang mit jener Zerrissenheit zwischen «hier» und «dort». Die hier von mir rezensierte Arbeit widmet sich spannenden und aktuellen Themen, welche die Autorin mit neuen Fragestellungen versieht und aus einem innovativen Blickwinkel betrachtet. Das Nachspüren und Aufzeigen der dargestellten Lebensgeschichten im Spannungsverhältnis von Biographie, Migration, Geschlecht und Alter gelingt Soom Ammann in ihrer fast 660 Seiten umfassenden Dissertationsschrift anhand der Analyse von Rückkehrorientierung, Bilanzierungstendenzen, Familienorientierung und ethnischer Insulation sehr gut. Der Text ist klar und überlegt strukturiert und arbeitet mit aktuellen Methoden und Theorien. Die Ergebnisse der Arbeit sind als einen Beitrag zum Anstoss weiterer interdisziplinärer wissenschaftlicher Debatten auf dem Gebiet Migration und Altern zu verstehen. Bei der Studie handelt es sich zwar um eine Qualifikationsarbeit, dennoch ist sie auch für Leser / -innen geeignet, die sich im Themenfeld noch nicht so gut auskennen. Ausdauer und ein Interesse an qualitativer Forschung sind jedoch Voraussetzung für die Lektüre des Buches.